

III

L'ENFANCE DE MICHELET ⁽¹⁾

I

Nulle littérature plus que la nôtre n'abonde en Mémoires intimes. Ces livres d'outre-tombe, pour employer l'éloquente expression d'un grand prosateur, qui nous a lui-même laissé le plus fameux d'entre ces livres-là, se distribuent, sauf exception, en deux groupes très distincts. Les uns empruntent leur intérêt aux événements que l'auteur raconte. Ce sont des Mémoires de faits ou de mœurs, tels que le *Journal* d'un bourgeois comme Pierre de l'Estoile ou les *Souvenirs* d'une grande dame : une Mme de Boigne, une Mme de Rémusat. Les autres ont pour toute valeur de nous renseigner sur l'auteur lui-même et l'histoire de son esprit.

(1) A l'occasion de *Ma Jeunesse, Papiers intimes* de J. MICHELET (1884).

Ce sont des Mémoires de caractère et de sentiment. Telles les lamentables *Confessions* de Rousseau. Tel le noble livre d'apprentissage de Goëthe : *Poésie et Vérité*. Les Mémoires des écrivains et des artistes, lorsqu'ils en laissent après eux, chose rare, appartiennent d'ordinaire à cette seconde catégorie. Ceux qui font métier de penser demeurent, en effet, le plus souvent, étrangers à l'action extérieure. Les dates importantes de leur vie sont des idées et des émotions. D'immenses catastrophes publiques s'accomplissent autour d'eux, qui laissent moins de trace sur leur rêverie qu'un voyage à vingt lieues de la maison natale, dans la première enfance, ou que la lecture, à ce même âge tendre, d'une page sur laquelle ils se sont accoudés indéfiniment. Mais si ces Mémoires consacrés aux récits d'existences privées sont dénués de portée historique, ils projettent un jour singulièrement instructif sur certains mystères de la vie morale. Et d'abord ne nous font-ils pas assister à l'éclosion de cette fleur mystérieuse que l'on appelle le talent ? Nous saisissons sur place, et non par hypothèse, les fils ténus qui rattachent cette magique plante au terreau vivant où elle a grandi. Nous voyons l'identité profonde et secrète de l'auteur et de l'homme. Un préjugé assez répandu affirme que l'un diminue l'autre et qu'il ne faut pas connaître les écrivains dont on admire les œuvres. Il serait juste de dire simplement qu'il ne faut pas les connaître à moitié. Souvent la personne extérieure d'un grand homme, celle qui va et vient,

parle et parade, semble en contradiction avec son génie; — jamais cette personne intérieure, la vraie, et que l'autre masque de son orgueil ou de ses vices. Précisément le charme des Mémoires d'un artiste est de nous introduire, s'ils sont sincères, dans cette familiarité de son être intime. Ils nous mettent dans un contact direct avec celui dont toutes sortes de légendes anecdotiques ont altéré la physionomie, celui qui frissonnait, devant la vie, d'un frisson unique et pour toujours évanoui. Ces mémoires ont presque le charme d'une amitié, pourvu qu'ils soient sincères, je le répète. Mais est-il si difficile de reconnaître cette sincérité?...

II

A aucun autre ouvrage de ce genre, ces réflexions d'ordre général ne s'appliquent mieux qu'au volume de Michelet, recueilli par sa veuve et publié sous ce simple titre : *Ma jeunesse*, et au-dessous : « Papiers intimes ». Ramassé, en effet, à travers toutes sortes de cahiers, puis reconstitué comme une mosaïque, patiemment et pierre par pierre, ce volume est un recueil de notes qui, par leur juxtaposition, font un portrait, et voici se dessiner, une par une, les lignes connues de l'âme de Michelet. L'enfant et le jeune homme qui se racontent ici sont bien les frères de l'ardent et maladif vieil-

lard que notre génération a pu connaître. Le voici déjà frémissant jusqu'au spasme, à la moindre impression, sensible jusqu'à la colère, capable d'une perspicacité divinatoire, quand il y voit juste, incapable de contrôler ses erreurs quand la passion l'égare, prenant sans cesse cette passion pour une conscience, ses partialités pour des convictions, ses émotions pour des idées, si vivant, même et surtout quand il se trompe, si évocateur même quand il déraisonne, enfin le plus chimérique, le plus dangereux, le plus coupable, mais aussi le plus prestigieux génie de poète fourvoyé dans l'histoire. Ce génie, nous en démêlons, dans ces pages éparses, les éléments premiers et les causes profondes. D'attitude, aucune. La simplicité des détails choisis nous est une garantie que l'écrivain n'a jamais songé à nous laisser de lui, comme Chateaubriand, un portrait d'ancêtre, posé dans une attitude héroïque et sous un jour d'apothéose. Michelet appelait les feuillets auxquels il confiait, le soir et le matin, ses pensées de derrière la tête et de derrière le cœur, son « âme de papier ». En se racontant de la sorte, il se trouve s'être expliqué lui-même mieux que n'eût su le faire un maître dans l'art d'analyser les origines d'un esprit, un Sainte-Beuve, un Weiss, un Montégut. Mme Michelet a écrit sur la première feuille de ce livre cette dédicace un peu déclamatoire : « A ceux qui veulent devenir des hommes... » Je doute que le récit de cette enfance, toute d'exception, et par les circonstances qui l'ont environnée et par la per-

sonnalité qui s'y débattait, serve jamais d'objet d'imitation, et cela est-il à souhaiter? Du moins les jeunes gens qui liront ces pages y apprendront de quel prix se paye un talent de grand écrivain, et cela seul constitue un tableau pathétique. Est-il rien qui nous émeuve le cœur plus profondément que le spectacle d'un puissant esprit aux prises avec les plus humbles réalités, se débattant contre elles, les transformant en une nourriture intellectuelle et sentimentale par l'énergie désespérée de son idéalisme natif et par son ardent amour du développement? Hélas! Les circonstances sont quelquefois si dures que l'on voit l'arbre se dévier, le feuillage s'amaigrir du côté où ne vient pas le soleil, la cime se tourner vers la lumière, se déformer le tronc, et l'on se redit l'inutile « *si fata sinant...* » du tendre Virgile.

Qu'elles étaient humbles, en effet, ces réalités parmi lesquelles Michelet a grandi! C'est à même le peuple, à travers les affres de la plus lamentable misère, que pousse le fragile enfant. C'est vers la classe ouvrière que sa famille redescend, à l'époque où tant d'autres s'élèvent vers la bourgeoisie. Son père, Jean Furcy Michelet, venu à Paris afin d'être imprimeur, au commencement de la Révolution, puis, compromis sous le Directoire, pour ses idées jacobines, se trouvait ruiné par les rudes lois dont l'empereur bâillonnait la presse. A lire le récit de ces tristes années la pitié vient. Ce beau mot de jeunesse mis sur la couverture apparaît comme une féroce ironie. L'imprimeur

pauvre promène de quartier en quartier son infortune. Il transporte tour à tour son atelier et son foyer de la rue Montmartre à la rue des Saints-Pères, puis à la rue de Bondy. Les usuriers le traquent. Sa femme est malade. Faute d'argent, il doit utiliser dans ses rares travaux les vieilles mains de l'aïeul et les jeunes mains du petit garçon. L'atelier est dans une cave. L'enfant classe les lettres, de ses doigts fins qui révèlent déjà son aristocratie intellectuelle. Sa distraction morne est de regarder, balancée à son fil, une araignée, créature précaire comme lui; ou bien, projetée sur le mur du fond par ce soupirail, l'ombre mouvante des passants. Vie chétive et meurtrière! L'enfant de génie y prend le sentiment du tragique intime, de la poignante angoisse que comporte le drame de la lutte pour le pain quotidien. Cet apprentissage de misère, il ne l'oublia jamais. Le sens de la perspective sociale, des classes et de leur échelle nécessaire en fut pour toujours faussé dans sa vision intérieure. Le peuple ne fut point pour lui, comme pour beaucoup de théoriciens, l'être abstrait et vague qui ne compte qu'à l'état de chiffre. Ce peuple ne lui apparut pas non plus, sinon vers la fin, comme l'être idéal et sublime de qui relève une chimérique justice. Il le vit toujours, comme il l'avait vu de ses yeux d'enfant, en proie à l'excès du travail quotidien, tourmenté par toutes sortes d'aspirations obscures, assistant à la fête du monde, comme lui, Michelet, avait assisté, enfant, à la fête des rues, sans en rien voir que

des ombres projetées à travers un soupirail. « Rien, » s'écrie-t-il, « ne m'a mieux aidé à comprendre la sombre monotonie du moyen âge, l'attente sans espoir, sinon celui de la mort, que d'avoir languï, enfant, dans les dernières années de l'Empire. *J'étais né dans un si profond rapport avec ces temps de malheur que personne, j'ose le dire, n'en sentira, au même degré, la vérité accablante...* » Cette phrase, que j'ai soulignée, me semble éclairer, d'une façon saisissante, le travail d'imagination qui s'accomplit chez l'historien plus tard, lorsque, au sortir de cette malheureuse enfance, il rencontra dans les annales des temps passés des situations qu'il put croire analogues à celles qu'il avait subies. Toute l'amertume de ces jours lointains lui revenait. C'est pour cette raison que ses pages sur les malheurs publics après les grandes guerres et sur l'âme populaire de ces moments-là sont empreintes d'une si douloureuse poésie. Il est le seul écrivain peut-être qui ait compris et qui ait rendu la part de malaise physique si étrangement mêlée aux malaises moraux chez le pauvre qui a faim d'équité à la fois et faim de pain, froid à son cœur et froid à son corps. « Ah! » dit-il ailleurs, « j'ai su, dans mon antre sombre, ce que le Juif rêvait en bâtissant des pyramides, abrité sous son ouvrage commencé; ce que l'homme du moyen âge songeait en menant son sillon dans l'ombre de la tour féodale!... » Ne lui répondez pas que la civilisation de l'Égypte constitua un miracle de durée, que celle du moyen âge fut un des

chefs-d'œuvre de la nature politique. Ne lui rappelez pas que l'ordre chrétien assurait à l'humanité du treizième siècle, par exemple, une vigueur morale que nous ne connaissons plus. Ne lui demandez pas ce qu'il sait très bien, que des partis pris calomnieusement mensongers ont défiguré le tableau de cette ancienne Europe d'une vitalité si entière dans sa hiérarchie. Sa sensibilité s'est émue devant tel ou tel épisode, et il ne voit plus, il ne comprend plus que cet épisode. L'enfant énervé et qui a contracté trop jeune le goût de la douleur ne permet plus à l'historien, si intelligent pourtant, de réagir là contre. Une vision commence où Michelet retrouve son propre cœur dans celui des serfs d'autrefois. Comment voudriez-vous qu'il fût juste? Il est passionné, sublime d'éloquence, et fou.

III

Ce que cet étrange enfant apprenait de vrai et de sage dans cette adolescence douloureuse, c'était le prix de la bonne volonté du chef de famille : « Je ne songe, » dit-il, « qu'avec vénération à cet excellent père!... » Si pauvre fût-il, l'imprimeur ne recula devant aucun sacrifice pour que l'enfant possédât des moyens d'étude. Il croyait à ce fils, avec tout son cœur : « J'étais à quatre ans, » ra-

conte Michelet, « tout nerveux, d'une sensibilité exagérée, malade, incapable d'éviter la souffrance. Souvent mon père et ma mère me prenaient, le matin, dans leur lit, et me plaçaient entre eux. Mon père s'amusait à me chanter des chansons qu'il faisait pour moi, paroles et musique. Quand venait ce refrain : *Mon fils sera mon consolateur*, l'effet de ces paroles, et même de l'air seul, était infaillible. Je fondais en larmes... » Ce père si plein d'espérance envoya ce fils d'une émotivité trop précoce, d'abord dans une petite pension du quartier, puis au lycée Charlemagne. Dans la pension familiale et facile, tout alla bien, quoique le jeune garçon dût souvent doubler le travail de ses leçons à savoir, par le travail des placards d'imprimerie à composer. Mais au lycée? Les tortures que Michelet eut à subir là durent être bien fortes, pour que lui, si aimant, n'appelle jamais ses camarades que « mes ennemis ». La singularité de son éducation en avait fait un adolescent à part, timide et sauvage. Il arriva, comme dans toute réunion de créatures humaines, que cette différence trop marquée entre ses condisciples et lui provoqua leur hostilité. Ce nerveux, ce sensitif devint le souffre-douleur de tous les mauvais sujets de sa classe. Avec quelle colère, et après des années, il dénombre les bourreaux de sa Troisième et de sa Seconde, notant leurs noms, flétrissant la diabolique figure de celui-ci, la sottise de celui-là, la cruauté « des boucs et des satyres », comme il les nomme! Ses parents habitaient rue du Carême-

Prenant, près de l'impasse Saint-Louis, endroit désert dans lequel le collégien se réfugiait comme en un asile de libre misanthropie. Il n'avait pas un ami. Sa gaucherie ne lui permettait même pas de révéler tout son mérite. Cette épreuve amère achevait de créer en lui l'écrivain, l'être de sensation profonde, de personnalité suraiguë. L'invincible passion qui court comme une flamme sur toutes les pages tombées de sa main s'alluma dès lors pour ne plus s'éteindre. « Je me rappelle, » dit-il, « que dans ce malheur accompli, privations du présent, craintes de l'avenir, l'ennemi étant à deux pas (1814) et mes ennemis, à moi, se moquant de moi tous les jours, un jeudi matin, je me ramassai sur moi-même; sans feu, la neige couvrant tout, ne sachant pas trop si le pain viendrait le soir, tout semblant finir pour moi, — j'eus en moi, sans nul mélange d'espérance religieuse, un pur sentiment stoïcien. — Je frappai de ma main crevée par le froid sur ma table de chêne, et je sentis une joie virile de jeunesse et d'avenir... » C'est dans la lecture de ses auteurs favoris qu'il avait puisé cette force, devinant ainsi l'art, qui fut le sien à un haut degré, d'arracher à la littérature et aux arts leur essence de vie morale, d'interpréter en beaux rêves une belle toile, un monument. — Vous souvenez-vous de sa page sur le portrait de Watteau peint par lui-même? — Plus heureux, il aurait couru le danger de lire les poètes et les philosophes anciens, comme un candidat au prix d'honneur, pour y recueillir de belles expressions

et des tournures élégantes. Malheureux, il les lut en homme. En quels termes d'une tendresse infinie, il parle du pieux Virgile, de l'adorable Racine, dont il se récitait les poèmes en menant paître, lors des jours de congé, une chèvre dont le lait était destiné à sa mère malade! C'est dans ces heures de détresse exaltée que s'élabore le don d'écrire. Il a pour principe premier la découverte de notre propre cœur, notre façon sincère et innée de goûter la vie. Jeune ou vieux, il faut avoir connu de ces découragements et de ces révoltes solitaires pour sortir de la rhétorique et entrer dans la virilité du style. Avant l'âge de vingt ans, Michelet possédait déjà ce pouvoir du langage direct et vibrant. La composition de discours français qui lui valut de finir, sur un triomphe au concours général, des études poursuivies parmi de si pénibles angoisses, en est la preuve. Ce devoir d'élève, que Mme Michelet a eu la bonne idée de réimprimer dans un appendice, n'est certes qu'un devoir, — il atteste qu'un écrivain est déjà né dans ce jeune homme. On ne dira jamais assez combien cet écrivain fut grand, en lui, aussi grand que le philosophe fut extravagant. Je ne parle pas du politique. Il fut simplement un maniaque, et un obsédé.

IV

Les termes de psychopathie viennent naturellement sous la plume quand il s'agit de Michelet. C'est qu'en effet il y eut sur sa formation d'artiste une influence de maladie mentale. Comme si la destinée s'était complue à multiplier les expériences autour de ce génie déjà par nature très particulier, cette adolescence bizarre aboutit à une jeunesse plus étrange. La mère de Michelet venait de mourir. Son père accepta une place de surveillant dans une maison de santé fondée par un certain docteur Duchemin. C'était en fait un asile d'aliénés et surtout d'aliénées, mais discret et dissimulé. Une table d'hôte réunissait des personnes de la plus disparate société, parents ou parentes des malades : généraux en retraite, anciens émigrés, vieux savants, grandes dames ruinées. Cet assemblage achevait de donner une physionomie unique à cet établissement situé derrière le Jardin des Plantes. Le calme jardin, alors touffu comme un parc, devint aussitôt le lieu de promenade du jeune homme, qui logeait chez le docteur des fous avec son père. Ce devait être au même moment que Balzac, retiré loin des siens dans la mansarde de la rue Lesdiguières, s'asseyait, lui aussi, au pied du grand cèdre pour rêver à son *Cromwell*, cette

tragédie après laquelle il devait, ainsi qu'il le dit lui-même quelque part, « entrer dans le monde en y exerçant les droits régaliens de l'homme de génie. » Les rêveries de Michelet n'étaient pas aussi ambitieuses. L'amour seul faisait battre son cœur, mais un amour d'une délicatesse et d'une complication infinies. Il était demeuré d'une pureté de jeune vierge, et les femmes qu'il apercevait dans la maison du docteur lui apparaissaient déjà comme des victimes. Cette idée de la souffrance du fragile être féminin, du danger continu où le placent et son infirmité naturelle et sa faiblesse sociale, devait se formuler plus tard dans ses livres avec une exaltation touchante, mais morbide, qui sent l'hôpital, la maison de santé et la clinique. En même temps il avait trouvé, pour remplacer sa mère, une dame âgée qui avait perdu sa fille dans des circonstances tragiques, et auprès d'elle, Thérèse, une enfant de seize ans dont il s'était épris sans presque s'en rendre compte. Cela mettait autour de lui une atmosphère de maladie et de tendresse, de chasteté et de déséquilibre. Ainsi préservé, il ne tarit pas, dans les précoces amusements de Paris, cette source vive de sensibilité qui s'était amassée dans son cœur. Si paradoxale que paraisse cette formule : ses impressions furent d'autant plus malsaines qu'elles étaient plus pures. Il dut se séparer de celle qu'il aimait pour d'impérieux motifs de famille. Il en souffrit cruellement et il se jeta dans le travail avec l'âme que lui avaient façonnée toutes ces émotions. Mélancoliquement,

mais non sans orgueil, il put dire de lui plus tard : « Les passions intellectuelles ont dévoré ma jeunesse. » Il s'était donné à l'histoire pour ne plus se reprendre, mais avec une intelligence à jamais blessée et empoisonnée.

N'avais-je pas raison de dire, en commençant cette brève analyse de ces *Mémoires*, que Michelet se trouve déjà tout entier avec ses qualités et ses défauts, dans cet enfant et cet adolescent d'une nervosité trop tôt vibrante, d'une excitabilité déréglée, d'une éloquence déjà prenante? Sans doute, si le don premier, ce génie propre qui détermine la mystérieuse fatalité de nos vocations, eût été absent, de telles circonstances n'auraient pas suffi à le créer. D'autres enfants furent pauvres, d'autres adolescents souffrirent du collègue et de ses promiscuités, d'autres jeunes hommes errèrent, avec une plaie au cœur, sous les grands arbres des jardins et des bois, qui n'ont écrit ni *l'Histoire de France*, ni *l'Amour*. D'autres furent aussi malheureux qui ont su prémunir leur intelligence contre les surprises de leur sensibilité trop vive et garder la rectitude de leur jugement dans le désordre de leur fièvre intérieure. D'autre part, Michelet aurait grandi dans l'opulence et parmi les applaudissements des succès prématurés, il n'en aurait pas moins été une créature de flamme, d'éloquence et de frénésie. Il est difficile de le concevoir équitable et lucide. Mais, et c'est ici que la théorie du milieu trouve son indiscutable application, ce n'aurait été ni la même flamme ni la

même éloquence, et, pour tout dire, sans la cave de la rue de Bondy, sans les persécutions du lycée Charlemagne, sans la maison du docteur Duchemin, Michelet aurait pu être un très remarquable écrivain. Il n'aurait pas été celui qu'il est, le maître incontesté d'où sortit toute une école de lyrisme psychologique. On peut condamner son influence, on ne peut pas ne pas aimer son art.

1884.

IV

L'ENFANCE
DE HENRI HEINE ⁽¹⁾

I

Sont-ce bien des « Mémoires » au sens où nous prenons ce terme, que ces quelque cent cinquante pages dont M. J. Bourdeau vient de nous donner une traduction, — pages dictées par Henri Heine durant les derniers jours de sa terrible maladie? L'ataxie le clouait sur son fauteuil de douleur. Ses paupières tombaient sur ses yeux. Pour regarder, il lui fallait prendre ses cils entr. ses doigts et relever le voile de chair qui lui cachait même le visage de ses amis des heures mauvaises. Au dehors, c'était le tumulte de Paris, jadis si cher au libertin sentimental, au journaliste boulevard-

(1) *Mémoires de H. Heine* (traduction de J. BOURDEAU, 1884).

dier, au causeur mordant qu'il avait été dans ses jours de « divinité », comme il disait lui-même. Au loin, c'était l'Allemagne avec ses noires forêts, ses rivières bleues, ses villes anciennes. Et plus loin que l'Allemagne, c'était la vie. Combien le poète, maintenant pour toujours immobile, l'avait aimée, cette vie qu'il lui fallait quitter ! Comme il en avait ardemment goûté la saveur, amère ou douce !... Des ombres sortaient alors des ténèbres de sa mémoire, sveltes fantômes des amies depuis longtemps disparues. Par une étrange tournure de son imagination, Henri Heine ressentait avec d'autant plus d'intensité les émotions de la tendresse que l'objet de cette tendresse était plus profondément perdu dans la distance infinie du rêve et du passé. « Vous célébrez toujours des tableaux et des statues, » lui disait-on, « n'avez-vous donc jamais aimé que des femmes sculptées ou peintes?... », et il répondait : « J'ai aussi aimé des mortes... » Avait-il évoqué l'image incorporelle d'une de ces mortes le jour où il commença de dicter les pages des *Mémoires* que M. Bourdeau a traduites pour nous ? Je le croirais presque, à lire ces lignes de la dédicace à une Dame inconnue : « Voici que ta douce image pénètre dans ma chambre, et le loquet n'a pas bougé. Tu te couches sur le coussin, juste à mes pieds. Appuie contre mes genoux ta tête si belle, et écoute sans lever les yeux. — Je veux te dire le conte de ma vie... Si parfois d'épaisses gouttes tombent sur tes cheveux ondulés, reste pourtant tranquille ; ce n'est

pas la pluie qui suinte à travers le toit. Ne pleure pas, ne parle pas. Presse-moi seulement la main... »

II

Henri Heine mentait dans cette poignante dédicace. Les poètes mentent toujours un peu, quand ils s'adressent à des femmes. Ce n'est pas le conte de sa vie qu'il raconte à sa mystérieuse confidente. Il lui dévoile seulement quelques scènes de son enfance. De vieux portraits effacés se raniment à ses paroles magiques : sa mère et son oncle, son père et un parent d'une autre génération, puis la fille du bourreau de Dusseldorf, Sefchen la Rouse. Le conte de sa vie?... Il semble certain que Henri Heine l'avait écrit en effet, car il se vante, dans ses lettres, d'avoir composé des *Mémoires* qui feront autant de tapage à travers le monde que le *Livre des chants*. Que sont devenues ces feuilles, où le plus vindicatif des railleurs avait sans doute cédé au plaisir de traiter ses ennemis comme Apollon traita Marsyas ? Dix légendes courent à ce sujet, vraies ou fausses. Nous devons, pour aujourd'hui, nous contenter des confidences faites au fantôme qui entraît, « sans que le loquet de la porte eût bougé... » Dans ces confidences-là, c'est uniquement le Henri Heine émotif qui parle. Ne croyez pas que ce Henri Heine n'ait pas autant d'esprit

que l'autre, seulement c'est de l'esprit trempé de larmes et baigné de rêve. Du temps que le poète habitait la France, et depuis sa mort, il est passé en lieu commun de donner à cet esprit de Heine le qualificatif de Parisien. Cette épithète peut paraître juste pour quelques-uns des « mots » de ce terrible persifleur. Elle est très inexacte s'il s'agit de caractériser le tour habituel de sa moquerie. Henri Heine était d'origine juive. Il a possédé, plus que personne, l'extraordinaire don d'assimilation propre à sa race. Il a voulu être un humoriste septentrional, et il l'est devenu. Jamais chez lui le rire ne s'éveille, sans que l'imagination tout entière n'entre en branle, comme chez un Sterne, ou mieux un Shakspeare. C'est alors un concert d'idées tour à tour fines et pittoresques, gaies et songeuses, une féerie intellectuelle comparable, par la fantaisie charmante ou perfide, aux comédies romanesques de l'auteur d'*As you like*. Rien de plus contraire à la moquerie pratiquée par Rivarol et Chamfort, ces deux maîtres en ironie française. Henri Heine, comme Shakspeare, semble avoir toujours du clair de lune dans sa tête. Si ces deux poètes plaisantent, c'est, dirait-on, avec des larmes au bord de leurs yeux, c'est avec des rêves dans le fond de leur pensée : car chez Henri Heine, un soudain et cruel passage de nihilisme lucide vient sans cesse prouver que l'humoriste n'est pas un enfant du Nord, et qu'il est resté un arrière-petit-cousin de l'Ecclésiaste. — « Regarde-moi dans l'âme, » dit-il à son fantôme

dans ces *Mémoires* d'aujourd'hui, « tu n'y verras pas une tache, mais tout est blessure... » Et tout de suite, il ricane : « Ils disent que la gloire réchauffe notre tombe. Ah! mieux vaut, pour nous réchauffer, les baisers d'une vachère amoureuse. » Non, la gaieté de l'homme qui sent ainsi n'a rien de commun avec celle de Voltaire ou du prince de Ligne. Ce n'est pas non plus celle d'Orlando badinant avec l'amour et avec Rosalinde. La maladie nerveuse est au terme de ce rire comme de cette émotion. C'est pour cela qu'on souffre à lire Henri Heine, même quand il veut être doux et ne pas blasphémer. Il blasphème toujours malgré lui. L'implacable négation Juive est dans l'arrière-fond de toutes ses extases comme de tous ses caprices, de tous ses enthousiasmes comme de toutes ses douleurs!

III

Le vif intérêt des *Mémoires* traduits par M. Bourdeau, c'est d'abord que cet esprit diabolique et caressant, délicieux et féroce de Heine s'y donne libre cours comme dans le *Tambour Le-grand*, — ce morceau unique des *Reisebilder*, — et c'est aussi que l'on y saisit quelques-unes des principales influences qui déterminèrent, sinon la vocation, au moins la direction poétique de son étonnant génie d'artiste. Il était né à Dusseldorf et

les années de son enfance coïncidèrent avec les années de triomphe de Napoléon. S'il faut en croire les *Mémoires*, il dut à sa mère le culte passionné dont il entoura toujours l'Empereur. Personne, mieux que ce poète qui écrit en allemand, — je n'ai pas dit poète allemand, — n'a célébré la mélancolie épique des désastres qui suivirent l'enivrement des jours de gloire. Précisément le *Tambour Legrand* renferme un récit du retour d'un des soldats de la grande armée après la retraite de Russie, d'une émotion tragique et profonde. On connaît la ballade des *Deux grenadiers*. Ce que l'on ne savait pas, c'était que la mère de Heine eût nourri le rêve d'attacher son fils à la fortune du prestigieux César. « La fille d'un fabricant de fer des environs, son amie, devenue duchesse, lui avait raconté que son mari avait gagné beaucoup de batailles, qu'il aurait bientôt de l'avancement et parviendrait au grade de roi; — voici, hélas! que ma mère, rêvant pour moi les épaulettes les plus dorées ou les hautes charges les plus brodées à la cour de l'Empereur, voulait me consacrer tout entier à son service. » Qu'on imagine, en effet, quel singulier trouble des imaginations produisait chez les honnêtes bourgeois des bords du Rhin le passage de ces vainqueurs du monde, commandés par des parvenus, et faisant s'écrouler les monarchies héréditaires d'un coup de plat de sabre, — pour toujours, semblait-il. Et pour des Juifs, pour les parias de ces sociétés traditionnelles et hiérarchisées, quelle re-

vanche! Toute sa vie, Henri Heine s'est souvenu d'avoir vu Napoléon passer sur les plates-bandes réservées du parc de sa ville natale, flattant le col de sa monture avec sa petite main, — et l'enfant, accroché à la perruque de la statue d'un vieil Electeur afin de mieux apercevoir le grand homme, n'a jamais pu oublier la magie de cette apparition qui vengeait ses aïeux de tant d'humiliations. Sa mère pourtant s'était mis en tête, après la chute de l'Empire, des idées plus pacifiques. Elle le destinait au barreau. La pauvre femme semble avoir eu le pressentiment que son fils se donnerait un jour tout entier à la torturante et ensorcelante littérature. Elle redoutait par-dessus tout, pour l'enfant, les romans et les pièces de théâtre, « et, » dit Henri Heine, « toute poésie lui inspirait de l'angoisse. » Aussi n'était-ce pas à sa direction que le jeune songeur se soumettait. A son oncle maternel, et plus encore au souvenir de son grand-oncle, il demandait des conseils et une règle de vie.

L'oncle Simon de Geldern aurait dû lui enseigner, par son seul exemple, combien ce monde de la vieille Europe était pourtant favorable aux Israélites qui l'acceptaient. C'était un vieillard du dix-huitième siècle, avec des culottes courtes, des bas de soie blancs, des souliers à boucles, les cheveux tressés en une longue queue, qui trottait à pas menus à travers les rues et que possédait la manie d'écrire. Le grand-oncle, lui, s'appelait aussi Simon de Geldern, mais il était

mort depuis longtemps, après avoir mené une existence errante qui l'avait fait surnommer *l'Oriental*. Il avait parcouru, à travers toutes sortes d'aventures, les villes côtières du nord de l'Afrique, visité Jérusalem, et rapporté de ses voyages un grand talent d'écuyer, un costume levantin, et le goût des intrigues galantes, si bien qu'il dut quitter la vertueuse ville allemande où il s'était établi, à la suite d'une liaison « avec une dame de haut parage ». Vous reconnaissez ce goût de briller et cet art de séduire inné dans cette race. Disraéli fut le type le plus accompli de ces aventuriers-là. On comprend de quelle auréole de légende le grand-oncle était entouré dans la famille de Heine. Tous les objets qu'il avait laissés derrière lui en quittant la ville s'empilaient dans un grenier où l'enfant faisait d'interminables séances, méditant sur les aventures du disparu et s'identifiant avec lui. Tandis qu'il feuilletait les manuscrits, en proie aux songes, tout alentour une chatte faisait rouler une vieille flûte qui avait appartenu jadis à un autre Heine. Sur une planche branlante un perroquet empaillé se dressait. Au fond d'un berceau brisé, la perruque du grand-oncle s'effiloquait. Une épée de cour était appendue au mur. Le soleil glissait ses rais à travers la lucarne, et l'enfant voyageait à la suite de *l'Oriental* dans les terres merveilleuses, remplies de fleurs aux pétales bariolés, de passants aux costumes brodés d'or ou d'argent, au teint basané, aux yeux de flamme, sans doute aussi de passantes au beau regard

aperçu à travers un voile. La brûlante poésie du *Cantique des cantiques* s'éveillait ou plutôt se réveillait en lui. N'y a-t-il pas dans ses vers, dans le *Romancero* et dans *Almansor*, notamment, une constante nostalgie de terres lointaines, de paysages jadis entrevus? Lui qui avait à peine connu un coin d'Italie, un coin d'Angleterre, une portion de l'Allemagne et de la France, paraît garder le souvenir de vagabondages indéfiniment prolongés au pays des khalifes et des sultans. C'est à sa piété pour *l'Oriental* qu'il doit cette couleur étrangement riche de son imagination et aussi à ses inconscients atavismes. Les plus grands poètes n'ont eu qu'à copier leurs rêves d'enfance, et à écouter l'appel de leurs morts, pour trouver leur véritable talent.

IV

L'admiration de l'Empereur et de la Révolution, — il a sagacement confondu toujours l'un et l'autre, — le sentiment d'une étrange ardeur asiatique dans la passion et dans le paysage, ce sont bien deux des grands éléments de l'œuvre de Henri Heine. A la petite Sefchen il dut la passion des chants populaires et le goût du romantisme. Elle était, comme je l'ai dit, la fille du bourreau, et elle habitait une maison maudite, où la tradition voulait qu'il y eût des visites de reve-

nants. Le gibet dressé à côté de la porte, dans le grenier, de vieilles épées rouillées, une sinistre atmosphère autour du logis, et cette enfant avec des cheveux tout rouges, — on conviendra que c'était là un décor fantastique. De fait, ce premier amour de Henri Heine teinta de sa sanglante couleur ses premiers poèmes, — ceux qui précèdent l'*Intermezzo*. C'étaient ses atavismes encore qui lui firent trouver aussitôt un goût sauvage à mélanger les rêves d'amour et de volupté aux rêves de mort et de néant. Il n'est question, dans ces *Ballades* et ces *Nocturnes*, que de cimetières où des jeunes femmes aux cheveux d'or creusent des tombeaux, que de filles de roi en train de danser tandis que le bourreau se tient devant la porte, que de barques lancées sur le Rhin au milieu de cadavres flottants, que de squelettes évoqués hors des tombes et menant une ronde macabre au son du violon d'un ménétrier-fantôme. Dans les clairières, éclairées par la lune, frémit la fleur de l'âme damnée, issue du sang des suicidés. Ce fantastique macabre n'est pas, chez Heine comme chez la plupart des romantiques, un simple décor littéraire. Il est peint, si l'on peut employer ici une telle expression, d'après nature. Pour l'évoquer, le poète n'a eu qu'à se souvenir des récits que lui faisait l'enfant rousse, fille du bourreau. Pour elle, ces visions d'horreur, c'était la norme. Elle était à ce point séparée de toute société que, dans ses songes, elle ne se voyait jamais en rapport avec des êtres humains. Elle s'imaginait vivre avec des bêtes.

Henri Heine apprit d'elle un autre secret encore, celui d'accommoder ses vers compliqués sur le rythme des chansons populaires. Talent avisé, presque retors, calculé, mais avec tant d'art, qu'il paraît, comme La Fontaine, d'autant plus naïf qu'il est plus réfléchi, il a su imiter avec une perfection souveraine, ce qui est, par définition, inimitable : le chant spontané de l'homme primitif, le balbutiement mélodique d'une âme encore tout instinct. Le *Pèlerinage à Kevlaar* reste comme le chef-d'œuvre de cet art, et un chef-d'œuvre d'autant plus extraordinaire que cet admirable chant, si profondément, si simplement chrétien a pour auteur un poète apparenté à une famille de gens d'affaires, lui-même le moins chrétien des hommes, et dont l'éducation poétique fut faite dans l'ombre d'un gibet ! Le miracle rêvé par l'antique alchimie, la transmutation du plomb en or, le génie les accomplit tous les jours.

Comment ne pas regretter devant l'intérêt de ces premières confidences que nous n'ayons pas la suite de cette autobiographie ? On raconte qu'elle fut écrite et qu'elle a disparu. Sans doute le très méchant homme que fut ce grand poète y satisfaisait-il des rancunes dont les dépositaires de ces papiers ne voulurent pas devenir les complices. Bien des bruits courent à ce sujet que je ne mentionnerai pas, n'ayant pu les contrôler. Le droit des vivants sur les écrits des morts a ses légitimités et ses limites qu'il est malaisé de fixer.

Pour le psychologue qui voit dans les *Correspondances* et les *Souvenirs* des documents d'un ordre particulier à recueillir et à interpréter, ces *Mémoires* de Heine étaient d'un prix incomparable. Il reste à savoir si le redoutable ironiste y eût dit la vérité sur sa jeunesse et son âge mûr, comme il l'a dite sur son enfance. La phrase de la dédicace : « Tu n'y verras pas une tache, » permet d'en douter.

1884.

V

UN JEUNE HOMME DE LA RESTAURATION ⁽¹⁾

I

Les années succèdent aux années, et le siècle qui semble avoir commencé d'hier, — ce dix-neuvième siècle baptisé jadis par ses poètes le siècle jeune, est en train de devenir un siècle vieux, en attendant qu'il soit, à son tour, un siècle mort (2). Ce ne sont pas seulement les chiffres écrits sur le calendrier courant qui annoncent cette fin prochaine, c'est aussi et c'est surtout la métamorphose des mœurs et des âmes. Ouvrez au hasard un des premiers romans de Balzac, de ceux qui fondèrent sa renommée de scrupuleux obser-

(1) A l'occasion de *Ma Jeunesse* (1814-1830). *Souvenirs*, par le comte D'HAUSSONVILLE.

(2) Ces lignes datent cet essai, composé en 1884.